

INTRODUCTION

Un dictionnaire ressemble plus au monde qu'un roman, car le monde n'est pas une suite cohérente d'actions, mais une constellation de choses perçues.
Édouard Levé

Le présent volume, il convient de le réaffirmer d'emblée après que son titre l'a déjà laissé entendre, n'est pas celui d'un linguiste. Ce n'est pas tant l'outil que représente le dictionnaire qu'il entend interroger directement que la façon dont ce type d'ouvrage, traditionnellement élaboré en vue de remplir une fonction métalinguistique en prenant un tour prescriptif, s'est vu, à un moment particulier de l'histoire, investi par des acteurs qui, cernant l'intérêt de ses caractéristiques structurelles et de son autorité normative, ont œuvré à l'écarter des desseins qui lui avaient été originellement dévolus, et se le sont réappropriés dans une perspective littéraire et satirique. Ce n'est, dès lors, pas sur la production de lexicographes au sens scientifique du terme que porte notre propos : dans la plupart des cas, les « faiseurs de dictionnaires » approchés ici sont avant tout des individus participant du champ littéraire et d'univers afférents (plusieurs s'étant principalement distingués dans le monde du journal) et non de savants compilateurs décidés à répandre et enseigner tel état de langue bien spécifique. Convenons néanmoins que, en cherchant d'entrée de jeu à préciser cette attache au domaine *littéraire*, nous ne faisons que prendre acte de l'éventuelle ambiguïté générée par notre titre et par l'objet qu'il désigne : pareille affirmation de la *littéarité* de ce dernier ne peut être tenue comme allant de soi, et pose en creux la question d'une éventuelle ontologie de la littérature de laquelle on n'est pas toujours parvenu à se dépêtrer depuis son approche sartrienne¹. Pour chercher à y répondre en quelques mots,

1. SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948.

on empruntera les conclusions récemment proposées par Alain Vaillant² ; celles-ci nous permettront de mettre temporairement de côté un problème dont certaines facettes se représenteront au fil de notre parcours.

Commençant par écarter « quelques objections triviales³ » relatives à la contingence de l'appréciation littéraire (qui varie, au moins, selon les époques et les individus), à l'intégration chronologique du concept (qui ne reçoit son acception esthétique qu'au XVIII^e siècle) et à l'étendue de ce dernier (toute personne qui a fréquenté une faculté autre que lettrée sait que la « littérature » peut quelquefois désigner la totalité de ce qui s'écrit), Alain Vaillant retrace l'historique de la notion de littérature et livre un examen critique de certains apports théoriques qui concernent celle-ci. Suivant le modèle développé par Alain Viala⁴, il avance que la question gagne en réalité à être posée en termes de *communication littéraire*. Mode de transmission bien particulier, celle-ci se distingue d'autres formes de communications par la conjonction de trois critères déterminants, dont Vaillant précise les contours : l'*ouverture*, la *différance* et le *plaisir*. L'*ouverture* est de la sorte relative à la non-transitivité de la communication littéraire et à la dimension aléatoire du pôle réceptif, tandis que la *différance*, corollaire de la précédente caractéristique, tient au fait que l'émission du discours littéraire et sa réception ne sont pas simultanées. Le critère de *plaisir* retenu par Viala est jugé plus contingent par Vaillant, qui y voit une « notion abstraite » et préfère lui substituer ce que l'on pourrait appeler un critère de *gratuité*. Ce dernier, ponctuellement invalidable mais néanmoins utile à la modélisation, suppose que la communication littéraire n'a pas d'utilité directe et concrète. Parce qu'il subvertit une pratique d'écriture utilitaire dans une perspective ludique, affirmons, avant de préciser cette appartenance par la suite, que notre objet relève bel et bien du domaine *littéraire*.

Parlons-en de cet objet. On sait – il s'agit là des préoccupations de l'épistémocritique – que les relations particulières entretenues par le monde des lettres avec les différentes formes de savoirs ont pu se concrétiser, dans le discours littéraire, par les incursions plus ou moins patentes d'« objets [...] tirés de l'expérience commune » directement liés à des champs épistémiques particuliers⁵. Parmi ceux-là, traduisant idéalement la tendance à l'accumulation énumérative et l'obsession

2. VAILLANT Alain, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010. Voir particulièrement le chapitre V (« Indéfinissable littérature », p. 101-118) et l'épilogue (« Qu'est-ce donc que la littérature ? », p. 357-362).

3. *Ibid.*, p. 101.

4. MOLINIÉ Georges et VIALA Alain, *Approches de la réception*, Paris, PUF, 1993.

5. PIERSSENS Michel, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, Presses universitaires de Lille, « Problématiques », 1990, p. 8.

encyclopédique, l'objet dictionnaire investit de temps à autre l'économie romanesque et irradie alors symboliquement sur le roman depuis sa position d'élément de décor significatif⁶ : les occurrences, à dire vrai, ne manquent pas et que ce soit dans *Madame Bovary*⁷, *Cent ans de solitude*⁸ ou *L'Angoisse du roi Salomon*⁹, le dictionnaire officie comme un nœud idéologique ambivalent, une métonymie

6. Voir à ce sujet l'article récent de FRANCOEUR Aline, « L'écrivain français et le dictionnaire dans son œuvre : objectivation, symbolisation, symbiose constante », dans GLINOER Anthony et PAQUETTE Caroline (dir.), *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, volume 2, n° 2, *Le Livre dans le livre : représentations, figurations, significations/Books in Books: Representations, Roles, Meanings*, [En ligne], 2011. URL : <<http://id.erudit.org/iderudit/1001763ar>>
7. Où l'objet traîne lamentablement, en nombre et réfractaire au massicot, sur l'étagère du malheureux Charles, symbolisant superbement la culture de surface du médecin de campagne, et dénonçant par la même occasion l'imposture sociale dans laquelle celui-ci se trouve embarqué : « Les tomes du *Dictionnaire des sciences médicales*, non coupés, mais dont la brochure avait souffert dans toutes les ventes successives par où ils avaient passé, garnissaient presque à eux seuls, les six rayons d'une bibliothèque en bois de sapin » (FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary* [1857], dans *Œuvres complètes*, t. 1, édition d'Albert Thibaudet et René Dumesnil, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 354). Sur le langage et le sens des objets flaubertiens, voir aussi DUCHET Claude, « Romans et objets : l'exemple de Madame Bovary », dans *Travail de Flaubert*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 11-43.
8. Où, lors d'une confession résolument impie, l'arrière-petit-fils de José Arcadio Buendia se trouve confronté à un étrange « dictionnaire de péchés », symbole et instrument d'un diktat ecclésiastique que García Márquez se plaît à railler tout au long du roman. Façon, pour l'auteur, de montrer les limites d'un corps social que ses propres constructions peuvent désavouer quand un héritier de la famille Buendia y est mêlé, fût-ce innocemment : « Deux soirs avant la première communion, le père Antonio Isabel s'enferme avec lui dans la sacristie afin de le confesser à l'aide d'un dictionnaire de péchés. La liste fut si longue que le vieux curé, habitué à se coucher dès six heures, s'endormit dans son fauteuil avant la fin » (GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *Cent ans de solitude* [1967], traduction de Claude et Carmen Durand, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1995, p. 215).
9. Où le dictionnaire se révèle le lieu d'un savoir accessible à tous, dont tente de se saisir, à son rythme, Jean, le narrateur autodiégétique du roman. Autodidacte dont la naïveté rivalise avec celle de son homologue sartrien, mais bien moins empli de componction que ce dernier devant les « savants » qui l'entourent, Jean affectionne la lecture des dictionnaires et, par celle-ci, s'enrichit d'un vocabulaire qu'il apprivoise avec patience, s'exerçant à replacer tel nouveau mot dans la conversation et proposant au fil du texte nombre de commentaires épilinguistiques à propos de ses découvertes lexicales : « Je suis un fana des dictionnaires. C'est le seul endroit du monde où tout est expliqué et où ils ont la tranquillité d'esprit. Ils sont complètement sûrs de tout, là-dedans. Vous cherchez *Dieu* et vous le trouvez avec des exemples à l'appui, pour moins de doute : *être éternel, créateur et souverain, maître de l'univers (en ce sens, prend une majuscule), être supérieur à l'homme, chargé de la protection bienveillante de toutes choses vivantes*, c'est là en toutes lettres, il suffit de regarder à *D* entre *diététique* et *diffa*, nom donné en *Afrique du Nord* à la réception des hôtes de marque, accompagnée d'un repas. Ou un autre mot que j'aime beaucoup et dont je me délecte souvent dans mon Budé de poche que j'ai sous la main dans le taxi, *immortel, qui n'est pas*

janusienne évoquant simultanément le gai savoir et l'aliénation. Au-delà de ce rôle de marqueur épistémico-idéologique dans la fiction, le dictionnaire, nous l'avons dit, a également été récupéré structurellement par certains écrivains désireux de le réinventer à leur façon : c'est précisément ce détournement et ses effets qui nous intéresseront.

L'efficace décomposition de l'acte énonciatif en trois niveaux entretenant des relations complexes éprouvée par Dominique Maingueneau permet une première approche de cette pratique de réappropriation¹⁰. Selon la théorie du linguiste, le premier de ces niveaux est constitué par la « scène englobante », qui donne un statut pragmatique (« littéraire », « religieux », « philosophique ») au type de discours dont relève un énoncé. Le deuxième tient à la « scène générique », définie par le contrat attaché, explicitement ou non, à un genre discursif (qu'on songe aux dispositions canoniques de l'éditorial, de l'annuaire téléphonique ou du sonnet). Enfin, la « scénographie » ne dépend pas, pour sa part, directement des règles d'une classe discursive et est élaborée par l'énonciateur (ainsi, un discours de bienvenue peut être énoncé à travers une scénographie paternaliste, révérencieuse ou conviviale). Le fonctionnement traditionnel du dictionnaire peut être globalement éclairé à l'aune de cette proposition d'articulation : instrument de référence en matière de langue et de savoir, participant d'une scène englobante qualifiable de métalinguistique, celui-ci est traditionnellement associé à une scénographie sérieuse et prescriptive, s'appuyant sur une scène générique codée de façon rigoureuse et stricte. Cette dernière se fonde en effet sur l'articulation d'une double structure : la première introduisant une organisation, par ordre alphabétique le plus fréquemment, dans l'ensemble des unités qui sont associées à une notice (on parlera de *macrostructure*) ; la seconde se chargeant de l'agencement interne de cette notice, en recourant notamment à un système d'abréviations et de renvois typographiques (on parlera de *microstructure*).

Cette scène générique minutieusement codée et le contrat normatif attaché au genre destinaient le dictionnaire à faire l'objet de récupérations à tendance comique ou satirique. Chez Rabelais déjà, dont l'œuvre tout entière fustige la pseudo-intelligentsia de son temps et en appelle, par le biais de la caricature, à une alternative pédagogique au dogmatisme sorbonicole, figurent ces fameuses listes

sujet à la mort, c'est un mot qui me fait toujours plaisir, il est bon de savoir que c'est là, dans le dictionnaire. » (AJAR Émile, *L'Angoisse du roi Salomon*, Paris, Mercure de France, 1979, p. 64-65.)

10. Voir MAINGUENEAU Dominique, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, coll. « U Lettres », 2004, p. 191-194.

pittoresques et chargées de clins d'œil satiriques au lecteur complice¹¹. Sans tenir du détournement dictionnaire *stricto sensu*, l'étalage rabelaisien d'un fourbi de connaissances diverses et pittoresques parodie la tendance des compilations censées faciliter la transmission d'un savoir jugé noble par les pédagogues¹². Qu'on pense à l'inventaire des jeux de Gargantua, qui comporte 216 items allant du « flux » aux « chiquenaudes » en passant par « le bœuf violé », « la recoquille » et « *Guillemin, baille-moi ta lance* », et se présente comme une somme d'éléments qui, davantage que l'étude des arts libéraux ou que les disputes entre bacheliers, favorisent le développement de l'esprit critique¹³.

Plus proche de l'objet dictionnaire tel qu'on le connaît de nos jours (encore qu'il nous faudra revenir sur ce sens commun), l'entreprise portative et dissertative du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire peut difficilement être passée sous silence. Celle-ci s'inscrit dans la contemporanéité de l'essor lexicographique observable sous l'Ancien Régime et prolonge une poétique de la discontinuité symptomatique d'un âge de la conversation qui anime tant les *Maximes* de La Rochefoucauld que les *Pensées* de Pascal¹⁴. Paru une première fois en 1764, le projet voltairien se présente comme un *work in progress* qui, de 73 articles pour la première édition,

11. Voir à ce sujet SÈVE Bernard, *De Haut en bas. Philosophie des listes*, Paris, Le Seuil, « L'ordre philosophique », 2010.

12. On peut songer à *La Moelle, ou plutôt l'essence de presque toutes les sciences, tirées de tous les meilleurs auteurs*, somme livrée par Calepin en 1502, hypothétique source d'inspiration rabelaisienne (la fameuse « substantifique moelle » pourrait en être l'écho satirique) que Duckett ne mentionne dans son *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* que pour l'oublier aussitôt, préférant « [se hâter] d'arriver au célèbre Robert Estienne » (« Dictionnaire », dans DUCKETT William [dir.], *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, tome VII, 2^e édition, Paris, Aux comptoirs de la direction, 1854, p. 558b). Dans le même style, et plus symptomatique de l'hégémonie latinisante de la période, épinglons le *Commentarius puerorum* de Maturin Cordier, plusieurs fois réédité du temps de Rabelais et dont le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle souligne les nombreux remaniements, destinés à expurger les contre-exemples qui « apportaient du préjudice à la jeunesse, parce que, selon l'inclination naturelle que nous avons vers le mal, elle s'arrêtait beaucoup plus à ces expressions barbares qui servaient à plaisanter qu'aux expressions pures » (« Mathurin Cordier », dans BAYLE Pierre, *Dictionnaire historique et critique. Édition augmentée*, tome V, Paris, Desoer, 1820, p. 298-299).

13. Dans le même esprit, le répertoire des beaux livres que Pantagruel admire dans la librairie Saint-Victor à Paris tourne en dérision les universitaires et dénonce, par une énumération de titres tels « La Couille d'éléphant des Preux », « *Bragueta Juris* » et « Le Couillage des promoteurs », une érudition dont la pseudo-« hénaurmité » n'a d'égale que l'afféterie et la vacuité.

14. Voir ESCOLA Marc, « Ceci n'est pas un livre. Prolégomènes à une rhétorique du discontinu », dans *XVII^e siècle*, n° 182, 1994, p. 71-82 et le deuxième chapitre, intitulé « Élaboration du modèle classique de la maxime », de MORET Philippe, *Tradition et modernité de l'aphorisme*, Genève, Droz, 1997, p. 85-138.

ira en s'épaississant pour compter 118 notices dans l'édition de 1769. De *A* à *Zoroastre*, l'œuvre est l'occasion, pour Voltaire, de rassembler connaissances analytiques et opinions personnelles, les secondes prenant fréquemment le pas sur les premières¹⁵.

Flaubert, héritant un peu à côté de la vision voltairienne de la lexicographie, imagine pour sa part une véritable mystification satirique avec son *Dictionnaire des idées reçues*. Né de l'irritation causée par les idées creuses circulant dans le milieu bourgeois, ayant pour effet de rendre insidieusement l'outil nuisible à la pédagogie, ce projet est resté inachevé et n'a été publié qu'à titre posthume. Il n'en constitue pas moins le plus célèbre détournement du dictionnaire, à tel point qu'il est quelquefois considéré, à tort, comme un météore en matière de parodie lexicographique. Ce qui est certain, c'est que son propos a, plus que n'importe quel autre récupération du genre, marqué les esprits, comme en témoigne sa descendance florissante, qu'elle soit citationnelle¹⁶ ou mimétique, et porte dans ce dernier cas les marques du rire jaune et noir de son modèle, voire de sa dimension engagée¹⁷.

-
15. L'un des plus célèbres extraits du volume est de la sorte celui qui voit l'auteur s'arrêter sur l'idée de *torture* et en livrer un commentaire faussement partisan. La célèbre distance voltairienne, comme ce « hideux sourire » dont le parait Musset, règne en réalité sur la majorité des articles. On se gardera toutefois de prolonger le topique de l'ironie, auquel est trop souvent réduit l'auteur de *Candide*. Qu'on songe, par exemple, à l'article *Juifs*, qui est l'occasion pour le protégé de Madame du Châtelet de dénoncer une série de lois judaïques qu'il juge aussi cruelles que dépassées afin de justifier l'apoptegme livré en guise d'ouverture du même article (« Il est certain que la nation juive est la plus singulière qui jamais ait été dans le monde. Quoiqu'elle soit la plus méprisable aux yeux de la politique, elle est, à bien des égards, considérable aux yeux de la philosophie ») – et de réaffirmer son mépris à l'égard d'une ethnie sur laquelle il est prêt à jeter l'anathème de tous les maux du monde. (Voir VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, édition de Christiane Mervaud, Oxford, Voltaire foundation, 2008.)
16. Les notices qui le composent sont particulièrement prisées dans le monde académique, et figurent fréquemment en exergue de mémoires, thèses et autres essais (entre pièces de choix, on pointera « Académie française: la dénigrer mais tâcher d'en faire partie si l'on peut » et « Littérature: occupation des oisifs »). Ce n'est pas un hasard si l'avant-propos des *Règles de l'art* de Pierre Bourdieu s'ouvre sur la définition d'« Ange » (« fait bien en amour et en littérature »). Rappels également que Bourdieu et Luc Boltanski ont compilé une « Encyclopédie des idées reçues et des lieux communs en usage dans les lieux neutres », qui accompagnait l'article « La production de l'idéologie dominante », dans *Actes de la recherche en science sociale*, vol. 2, n° 2-3, juin 1976, p. 3-73.
17. Alain Schifres a de cette manière compilé un *Nouveau dictionnaire des idées reçues, des propos convenus et des tics de langage* (Paris, Jean-Claude Lattès, 1998), tandis qu'a été publié sous le pseudonyme de Gustave Flôbert un *Dictionnaire politique des idées reçues* (Paris, Gutenberg, 2008). On trouve dans ce dernier des reprises explicites des formules flaubertiennes: « OGM – Tonner contre, plutôt deux fois qu'une. » Bien avant, Pierre Daninos avait, sur le modèle flaubertien toujours, imaginé *Le Jacassin* (Paris, Librairie générale française, 1965), lexique et

Le xx^e siècle a également abrité de nombreuses réinventions littéraires du dictionnaire aux effets variés. C'est le *Dictionnaire abrégé du surréalisme* de Breton et Eluard (1938), qui, sous des gloses apparemment incongrues, propose des embryons de réflexions axiologiques¹⁸ et des clins d'œil explicites à quelques réalisations ponctuelles de différents inspirateurs notables du mouvement¹⁹. C'est aussi le *Glossaire j'y serre mes gloses* de Michel Leiris (1939), fête de la paronomase et de la contrepèterie où se bousculent des définitions telles que « Accouplement – poule d'amants, en coupe » et « Bourgeoisie – gouge moisie », par lesquelles l'auteur prétend « exploiter la valeur des mots, les disséquant à la manière chirurgicale [...] » et pose les bases d'une manière d'art poétique aux accents cratylistes, en affirmant qu'« il ne s'agit plus d'assembler les mots comme au hasard, pour voir ce qu'ils engendrent, mais de scruter chaque mot à part²⁰ ». Ce sont également, sans le geste d'irrévérence à l'égard du modèle, les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes (1977), où la double structure dictionnaire sert la captation d'un soliloque présenté comme désordonné et insaisissable, dont elle permet la réintégration dans un double arbitraire (« celui de la nomination et celui de l'alphabet²¹ ») à même de reconstruire, approximativement, le désordre psychique de l'épris. Ce sont encore, parmi d'autres, les aphorismes déguisés qui se glissent

recueil d'idées reçues et autres maximes conversationnelles. Dans un autre style, à la croisée du lexique de Flaubert et de l'*Exégèse des lieux communs* de Léon Bloy, il faut également mentionner les chasses, emmenées respectivement par Pascal Durand et par Henri Deleersnijder, aux locutions et autres mots détournés fondant ce qu'Éric Hazan appelle, sur le modèle de la sordide LTR, la *Lingua Quintae Respublicae*. Voir à ce sujet DURAND Pascal (dir.), *Les Nouveaux mots du pouvoir. Abécédaire critique*, Bruxelles, Aden, 2007, DELEERSNIJDER Henri, *Mot à mot*, Bruxelles, Territoires de la mémoire, « Libres écrits », 2009 et HAZAN Eric, *LQR. La propagande du quotidien*, Paris, Liber, coll. « Raisons d'agir », 2006.

18. La définition d'*art*, « coquille blanche dans une cuvette d'eau », n'est pas sans évoquer la *Fontaine* de Marcel Duchamp et la désacralisation mêlée d'universalisme que cette production engage, à tel point qu'on peut y voir une illustration du credo surréaliste emprunté aux *Poésies* d'Isidore Ducasse : « La poésie doit être faite par tous. Non par un. » Sur ce dictionnaire, et d'autres productions surréalistes du même type, voir KLEIBER Pierre-Henri, *Les Dictionnaires surréalistes (1924-1976). Alphabet et déraison*, 2 tomes, Paris, Éditions Honoré Champion, 2013, et BERRANGER Marie-Paule, « Le *Dictionnaire abrégé du surréalisme*: un dictionnaire spectral », dans CORBIN Pierre et GUILLERM Jean-Pierre (dir.), *Lexique*, n° 12/13, *Dictionnaires et littérature/Littérature et dictionnaire*, Lille, PUS, 1995, p. 369-379.
19. « Canard – Le canard du doute, aux lèvres de vermouth », emprunt à Ducasse encore (*Poésies I*). « Je – Je est un autre. Si le cuir s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute », emprunt à la lettre de Rimbaud à Paul Demeny, datée du 15 mai 1871.
20. LEIRIS Michel, *Journal, 1922-1989*, Paris, Gallimard, 1991, p. 218.
21. BARTHES Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Le Seuil, coll. « Tel quel », 1977, p. 11. Même chez ce Barthes-là se mesure l'importance d'un héritage flaubertien, au moment de

dans les *Syllogismes de l'amertume* de Cioran (1952)²², les pensées vachardes de *L'Abécédaire malveillant* de Tony Duvert (1980)²³, les apophtegmes caustiques et jubilatoires qu'égrène le *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis* de Pierre Desproges (1985)²⁴ et le *Dictionnaire des mots tordus* (1983) de Pierre-Elie Ferrier (plus connu sous le pseudonyme de Pef), prolongement de *La Belle lisse poire du prince de Motordu* (1980), récit pour la jeunesse amatrice de calembours.

Déguisant le dictionnaire en lieu d'engagement, défouloir comique, canevas poétique original ou encore en tout cela à la fois, plusieurs auteurs contribuent à la longue liste des détournements de la pratique qui ont vu le jour au fil du xx^e siècle et durant les quelques années de celui dans lequel nous sommes embarqués²⁵. Si

présenter le discours amoureux comme « une encyclopédie de la culture affective (dans l'amoureux, quelque chose de Bouvard et Pécuchet) » (*ibid.*, p. 10).

22. Par exemple: « Mystère – mot dont nous nous servons pour tromper les autres, pour leur faire croire que nous sommes plus profonds qu'eux. » (CIORAN, *Œuvres*, édition de Nicolas Cavallès, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la pléiade », 2011, p. 175.)
23. Citons: « Cœur – Sac malade de graisse qui digère sous les mamelles flapiées des mégères mal lavées. » (DUVERT Tony, *Abécédaire malveillant*, Paris, Éditions de Minuit, 1989, p. 28.)
24. Nous résistons difficilement au plaisir d'en extraire la définition de *zeugma*: « Zeugma: n.m. (mot grec signifiant réunion). Procédé tordu qui consiste à rattacher grammaticalement deux ou plusieurs noms à un adjectif ou à un verbe qui, logiquement, ne se rapporte qu'à l'un des noms. Suis-je clair? Non? Bon. Exemple de zeugma: "En achevant ces mots, Damoclès tira de sa poitrine un soupir et de sa redingote une enveloppe jaune et salie" (André Gide). C'était un zeugma. En voici un autre: "Prenant son courage à deux mains et sa winchester dans l'autre, John Kennedy se tira une balle dans la bouche" (Richard Nixon, *J'ai tout vu, j'y étais*). Plus périlleux, le double zeugma: "Après avoir sauté sa belle-sœur et le repas de midi, le petit prince reprit enfin ses esprits et une banane" (Saint-Exupéry, *Ça creuse*). Tel est le zeugma. Il était bon, ami lecteur, que tu le susses. Oh, certes, on peut très bien vivre sans connaître la signification du zeugma. Une récente statistique nous apprend que plus de quatre-vingt-quinze pour cent des mineurs lorrains ignorent totalement ce qu'est un zeugma!! Est-ce que ça les empêche d'aller au charbon en sifflant gaiement la Marche turque? Mais introduisez maintenant l'un de ces mêmes mineurs dans un salon mondain, et branchez la conversation sur le zeugma: qui a l'air con? C'est le merle des corons, avec ses gros doigts noirs sur la flûte à champagne. Il ne lui restera plus qu'à filer en tâchant de reprendre sa dignité et sa pioche dans le porte-parapluie, et de réintégrer son HLM horizontale en sifflant tristement le final de l'*Œdipe rex* de Stravinski. » (DESPROGES Pierre, *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis* [1985], Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1997, p. 62-63.)
25. En voici un florilège: BECHTEL Guy et CARRIERE Jean-Claude, *Dictionnaire de la bêtise*, Paris, Laffont, 1965; BOUVARD Philippe, *Madame n'est pas servie. Dictionnaire des patrons et des domestiques*, Paris, La Pensée moderne, 1965 et *Le Petit Bouvard illustré. Dictionnaire des idées reçues et rejetées*, Paris, Presses de la cité, 1985; CARRIERE Anne-Marie, *Le Dictionnaire des hommes*, Paris, La Pensée moderne, 1964; CHIFLET Jean-Loup, *Mais que fait l'Académie? Le dictionnaire des mots qui devraient exister*, Tournai, Mots & Cie, 2002; CHIFLET Jean-Loup

ces textes constituent un corpus à défricher, nous nous pencherons particulièrement, dans le présent ouvrage, sur le développement de cette réappropriation générique au cours d'un XIX^e siècle durant lequel ces formes de récupération se multiplient en se satirisant, et investissent différentes zones d'un champ littéraire qu'elles contribuent à dynamiser.

Ces parodies dictionnairiques, pour autant, ne connaissent pas alors de véritable sérialisation : leur contrat générique favorise certes la fragmentation de leur contenu (ce dont la petite presse tirera parti), mais elles ne connaîtront pas même la petite institutionnalisation marginale qui garantira le succès d'autres

et KRISTY Nathalie, *Le Dictionnaire des mots qui n'existent pas*, Paris, Presses de la cité, 2002 ; COLLEONE et MONTEFELTRO, *Le Dico-con. Dictionnaire officiel de la connerie*, Paris, Les Portes du Soleil, 2008 ; CYNANE Louis, *Petit alphabet satirique de la vie moderne*, Paris, Éditions de la revue mondiale, 1927 ; DANTZIG Charles, *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, Paris, Grasset, 2005 ; DARNAUD Thierry et HARDY Guy, *Petit lexique pour l'usage du travailleur social*, Paris, Chronique sociale, 2006 ; DEFLANDRE Christian, *Dictionnaire illustré du pet*, Paris, Pierre Horay, « Cabinet de curiosité », 2008 ; DUTERTRE Pascal, *Petit dictionnaire des idées reçues, lieux communs, et autres fantasmes relatifs à l'homosexualité*, Paris, Duduche, 1998 ; ELGOZY Georges, *Contradictionnaire ou l'esprit des mots*, Paris, Denoël, 1967 et *Le fictionnaire ou précis d'indéfinitions*, Paris, Denoël, 1973 ; GALISSON Robert et PORCHER Louis, *Distractionnaire*, Paris, Clé international, 1986 ; GENETTE Gérard, *Bardadrac*, Paris, Le Seuil, 2006 ; GENERAUD Jacques, *Petit dictionnaire du désastre*, Paris, La Pensée Universelle, 1981 ; GIBERT Bruno, *Le Petit Gibert illustré*, Paris, Albin Michel, 2010 ; GROZDANOVITCH Denis, *Le Petit Grozda*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 2008 ; KAHN Jean-François, *Dictionnaire incorrect*, Paris, Plon, 2005 ; LAFURIE André-Jean, *Le Dictionnaire du golf*, Monaco, Solar, 1989 ; LAMBERT Raoul, *Le Dico dingue*, Rodez, Éditions du Rouergue, 1997 ; LAROCHE Hervé, *Dictionnaire des clichés littéraires*, Paris, Arléa, 2001 ; LEEB Michel, *Le Dictionnaire du rire*, Paris, Michel Lafon, 1985 ; LEGRAND Stéphane, *Dictionnaire du pire*, Paris, Inculte, 2010 ; MALOUX Maurice, *Dictionnaire humoristique, satirique, sarcastique, libertin*, Paris, Albin Michel, 1965 ; MASURE Bruno, *Dictionnaire analphabétique*, Paris, Orban 1990 ; MERLE Pierre, *Dictionnaire du français branché*, Paris, Le Seuil, coll. « Point virgule », 1989 ; MICHAUX Agnès, *Dictionnaire misogynie*, Paris, Lattès, 1993 ; REBOUX Paul, *L'ABC de l'amour*, Monaco, Solar, 1949 ; RIVOIRE Jean, *Vacheries. Dictionnaire des insolences*, Paris, Le Cherche midi, 1992 ; ROCCA Robert, *Dictionnaire de nos emmerdements*, Paris, La Pensée moderne, 1965 ; SANDREL Micheline, *Dictionnaire de ces sacrés Français*, Paris, La Pensée moderne, 1964 ; SOJCHER Jacques, « Petit dictionnaire autobiographique », dans *Le Rêve de ne pas parler*, Bruxelles, Labor, « Espace nord », 1990, p. 74-78, TREUSSARD Françoise (dir.), *Le Dictionnaire des papous dans la tête*, Paris, Gallimard, 2005 ; VEBEL Christian, *Petit dictionnaire du parfait automobiliste*, Paris, La Pensée moderne, 1963 ; YANNE Jean, *Dictionnaire des mots qu'il n'y a que moi qui les connais*, Paris, Pocket, 2000. Mentionnons également les dictionnaires incongrus publiés par la maison d'édition louviéroise Le Daily-Bul, qui porte haut les couleurs du surréalisme du Hainaut, les différents *Dictionnaire du Canard Enchaîné*, *Dico Canard* et autres *Dictionnaire Canard*, sortes de « best of » annuels du toujours vivace périodique satirique qui ont paru de 1956 à 1973.

micro-genres qui leur sont contemporains (comme les Physiologies ou les biographies plaisantes à la sauce de Mirecourt ou de Commerson), aucune collection spécifique n'ayant trouvé intérêt à les rassembler ou encourager leur développement. Partant, il est presque logique que ces textes n'aient jamais fait l'objet d'une approche globale²⁶ : leur fédération *a posteriori*, dont il faudra conserver à l'esprit le caractère artificiel, est l'un des paris de cet ouvrage, dont les premiers enjeux seront l'établissement d'un corpus réunissant plusieurs représentants du genre et le questionnement des effets de cohésion et de divergence à l'œuvre au sein de cet ensemble régénéré. À ce sujet, il n'est pas inutile de préciser que les détournements dictionnaires qui nous concernent doivent être distingués des travaux entrepris, au cours du XIX^e siècle, par certains lexicographes mineurs prenant en charge, quelquefois sur un ton plaisant, des corpus délaissés par la dictionnaire traditionnelle²⁷. Les dictionnaires qui nous intéressent sont écartés de la fonction utilitaire qui leur est originellement dévolue, et leur double structure est principalement récupérée comme un possible ludique n'assumant son gnomisme qu'en trompe-l'œil. L'objet, on le sent, est fuyant : il impose presque que son approche, tout en essayant de le contenir, ne soit elle-même pas trop cloisonnée. Rendant compte du parti pris d'une méthodologie délibérément « non prescriptive²⁸ » et qui se construit *avec* cet objet sur des bases éprouvées, plutôt que celui d'une affiliation directe à un domaine préexistant, le sous-titre du présent livre ne doit dès lors pas s'entendre comme une forgerie disciplinaire, mais comme un point de vue : nous nous proposons d'interroger les logiques sociales de ces reconfigurations génériques, soit, d'une part, leurs genèses respectives (à savoir l'ensemble des

26. Dans le numéro déjà mentionné de la revue *Lexique* réunissant les articles issus des journées d'étude « Dictionnaires et littérature/Littérature et dictionnaires (1830-1890) » organisées à Lille en septembre 1991, les quelques contributions interrogeant les réappropriations littéraires de la forme dictionnaire sont des études consacrées à des cas présentés comme isolés (Flaubert, Adam, Perec, Breton et Eluard), sur certains desquels nous aurons l'occasion de revenir.

27. Ce sont, par exemple, les utiles glossaires d'argot qui voient le jour au cours du siècle, à l'image du *Dictionnaire de la langue verte* d'Alfred Delvau (1866), dont on reparlera, des *Excentricités de la langue française* de Lorédan Larchey (dès 1858) ou des réalisations de Lucien Rigaud (*Dictionnaire du jargon parisien* en 1878, puis *Dictionnaire d'argot* en 1881), Charles Virmaître (*Dictionnaire d'argot fin-de-siècle*, en 1894) et autres Georges Delesalle (*Dictionnaire argot-français et français-argot*, en 1898). Ces ouvrages, s'ils constituent, au moment de leurs parutions respectives, des innovations peu orthodoxes en regard de la tradition lexicographique, respectent pourtant la finalité pratique de cette dernière et poursuivent une visée pédagogique : leur étude relève bien de la métalxicographie, même si celle-ci rechigne parfois à leur accorder son attention.

28. Voir l'« épilogue rétrospectif » de l'ouvrage de Pascal DURAND, *Mallarmé. Du sens des formes au sens des formalités*, Paris, Le Seuil, coll. « Liber », 2008, p. 269-280.

conditions qui ont permis leur émergence), et, d'autre part, les discours qu'elles véhiculent et les effets qu'elles produisent.

Ce prélude nous a déjà permis d'appréhender, intuitivement et en surface, certaines productions que nous retrouverons dans les pages qui suivent. Dans un premier temps, nous circonscrivons plus strictement le genre dictionnaire et ses particularités, avant de revenir sur les questions du second degré et du détournement, définitoires des cas qui nous concernent, pour ensuite poser les bases de la démarche qui nous permettra d'étudier ces derniers (chapitre I). Désireux d'adjoindre aux lectures historiques et poétiques un « œil sociologue », selon la formule de Jérôme Meizoz²⁹, nous serons guidé par cette perspective dans notre parcours qui, partant, se veut moins un recensement exhaustif des dictionnaires au second degré du XIX^e siècle qu'un espace de réflexion prospectif, à la fois sur le plan critique et sur le plan de la constitution problématique d'une littérature de la modernité vouée à élaborer ses logiques propres tout en étant confrontée à certains discours influents extérieurs au champ. De cette façon, les choix que nous avons opérés sur le plan chronologique nous semblent favoriser le dégagement d'un corpus cohérent susceptible de révéler différentes tendances significatives, aussi bien sur le plan des enjeux de cette pratique qu'en ce qu'au point de vue de ses mécanismes. Le *terminus a quo* de notre recherche est pratiquement imposé, dans la mesure où, si le genre connaît une certaine dévaluation à la fin du XVIII^e siècle, peu de réappropriations satiriques du dictionnaire ont vu le jour avant le XIX^e siècle. Pour comprendre l'ouverture à ce type de production d'un véritable espace des possibles, il faudra revenir sur le contexte qui a permis son développement, en croisant des données liées au progrès relatif de l'instruction publique, à l'essor des sciences et au foisonnement du discours accompagnant celles-ci à l'aube du XIX^e siècle (chapitre II). Les trois chapitres suivants interrogeront différents types de détournements dictionnaires dont on pourrait dire qu'ils contestent le monde social tel qu'il va, et qui décochent leurs flèches en direction de quelques cibles privilégiées pour remettre en question le prêt-à-penser de leur époque. Ce type de détournement a notamment été favorisé par le journal, qui se révèle non seulement un refuge pour de nombreux apprentis écrivains, mais aussi un support idéal, disposé à accueillir différentes petites formes satiriques : nous explorerons, au cours du chapitre III, la façon dont le dictionnaire peut s'adapter à la communication particulière impliquée par ce médium et les objectifs auxquels il peut alors répondre, en étudiant le cas particulier du retentissant *Tintamarre*. Lié au précédent, le chapitre IV se concentrera sur la façon dont la

29. MEIZOZ Jérôme, *L'Œil sociologue et la littérature*, Genève-Paris, Slatkine érudition, 2004.

satire dictionnaire a pu s'insurger, dans la presse et en volumes, contre deux grands types de dominants institutionnels, l'académicien et le politicien, tantôt en raillant, sous couvert d'une adhésion feinte, les courts-circuits langagiers dont ces agents sont coutumiers, tantôt en condamnant explicitement leurs pratiques coercitives au détour d'une définition. En contre-littérature potentielle, le dictionnaire a également été récupéré pour vilipender une bourgeoisie perçue comme l'une des principales forces d'inertie de la pensée moderne, et tournée en dérision au miroir de son propre discours empli de vacuité : ce sera l'objet du chapitre V, où l'on verra comment le genre est mobilisé pour s'attaquer aux pensées et croyances de « tous ceux qui sont bien dans leur peau et dans leurs droits parce qu'ils ont la chance et la malédiction de ne pas penser », comme le lit excellemment Bourdieu³⁰. Les chapitres VI à VIII nous conduiront aux dernières heures du XIX^e siècle, et nous feront passer de la satire sociale à une raillerie plus introspective, cantonnée aux seuls champs littéraire et artistique. Chambrant les acteurs de ces milieux et leurs modes d'expression, les représentant par leurs travers et en faisant écho à leurs relations effectives, ces parodies dictionnaires peuvent être décomposées en deux grandes sous-catégories voisines. Les représentants de la première appliquent aux écrivains et autres médiateurs du champ littéraire la logique du dictionnaire onomastique, en mobilisant quelquefois des formes voisines comme l'almanach ou le bottin³¹ : on reviendra, au cours du chapitre VI, sur l'émergence

30. BOURDIEU Pierre, *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Éditions de Minuit, « Le Sens commun », 1988, p. 111. Le sociologue réaménage la description du bourgeois donnée par Léon Bloy, selon laquelle « le vrai Bourgeois, c'est-à-dire, dans un sens moderne et aussi général que possible, l'homme qui ne fait aucun usage de la faculté de penser et qui vit ou paraît vivre sans avoir été sollicité, un seul jour, par le besoin de comprendre quoi que ce soit, l'authentique et indiscutable Bourgeois est nécessairement borné dans son langage à un très petit nombre de formules » (*Exégèse des lieux communs* [1901], Paris, Payot & Rivages, 2005, p. 9-10).

31. Dans l'important travail qu'il consacre aux micro-genres biographiques sur une période s'étendant « des Lumières à Wikipédia », Jean-Luc Chappey règle pertinemment l'effet d'hétérogénéité que son corpus peut produire : « [S']interroger sur le rôle joué par [les] dictionnaires [onomastiques] dans une configuration plus vaste de publications (listes, almanach...), c'est se situer au cœur des luttes de catégorisations ayant pour objet le contrôle des lieux de l'écriture biographique et des usages des noms propres. [...] Si l'on considère les dictionnaires comme des instances de légitimation des réputations, il faut ainsi regarder de plus près les formes voisines ou concurrentes de publication du nom propre et donc replacer ceux-ci dans un vaste corpus de productions souvent hybrides, parfois difficilement classables, mais qu'il est possible de réunir sous la rubrique "listes de noms" : "annuaires, almanachs, répertoires ou autres recueils de noms". » (CHAPPEY Jean-Luc, *Ordres et désordres biographiques. Dictionnaires, listes de noms, réputation des Lumières à Wikipédia*, Seyssel, Champ Vallon, 2013, p. 13.) La question de la réputation ne nous concerne pas directement ici, mais l'étude que nous menons, dans les chapitres VI et VII, des mécanismes

de cette pratique qui, de nos jours encore, du regretté Pierre Desproges à Stéphane Guillon³², sert les intérêts des satiristes, en interrogeant plusieurs des manifestations iconoclastes qui prolongent en l'atrophiant autant qu'en l'épiçant la mode du portrait littéraire liée à Sainte-Beuve. Le chapitre VII sera consacré à l'analyse d'un cas particulier de cette sous-catégorie de dictionnaires « entre littéraires » : le *Petit bottin des lettres et des arts* (1886), qui établit une cartographie originale du champ littéraire de son époque et se donne à lire comme un discours mêlant lucidité et adhésion au jeu littéraire. Enfin, le chapitre 8, dernière étape de ce parcours, se concentrera sur la seconde sous-catégorie de productions paralexigraphiques focalisées sur le champ littéraire, composée de lexiques traduisant et illustrant certains termes susceptibles d'être mal compris par les lecteurs contemporains. On y retrouvera le *Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs symbolistes et décadents* du pseudo-Jacques Plowert (1888), qui réagit aux accusations d'hermétisme subies par l'esthétique symboliste-décadente en se parant des oripeaux de la lexicographie moderne et en laissant filtrer la supercherie et ses enjeux dans son discours d'escorte. On comparera ce volume à *La Flore pornographique* d'Ambroise Macrobe (1883), lexique de termes vaguement obscènes puisés dans un corpus d'œuvres naturalistes, dont on verra que les objectifs sont plus ambigus que ceux poursuivis par le *Petit Glossaire*.

Notre choix de poser ces glossaires comme limite de ce parcours peut se justifier d'un point de vue interne et discursif, tout d'abord, puisque les productions dictionnaires de l'ère symboliste, en se restreignant au seul champ littéraire, marquent un comble dans le phénomène de l'autonomisation du littéraire mis en lumière par les travaux respectifs de Sartre, de Barthes et de Bourdieu. S'il ne faut pas surévaluer ce rétrécissement référentiel (on trouve déjà, à l'ère romantique, des dictionnaires focalisés sur les seuls milieux littéraire et journalistique³³), il importe néanmoins de garder à l'esprit ce phénomène d'autonomisation qui, sans opérer la fracture sociale qu'on lui prête parfois trop radicalement, confine, à la fin du

de figuration de la vie littéraire que met en place, de façon originale et minimaliste, le genre dictionnaire, lui-même nourrissant des formes fluctuantes et voisines et nourri par elles, nous permet de faire nôtre la précision de Chappey.

32. Ce dernier, dans un sketch datant de 2007, compulsait à voix haute un pseudo-dictionnaire onomastique de l'année 2030 où figuraient, entre autres, Bernard-Henri Lévy (« Philosophe marié à Barbie casse-noisette ») ou Zinédine Zidane (« catcheur français »).
33. Par exemple, paraissent en 1826 une *Biographie des journalistes, avec la nomenclature de tous les journaux, et les mots d'argot de ces messieurs par une société d'écrivains qui ont fait tous les métiers, et qui se sont pliés à toutes les circonstances* et un *Dictionnaire des gens de lettres vivants*, sans nom d'auteur et en vente, selon la formule, « chez les marchands de nouveautés ».

siècle, l'écrivain dans une position relativement marginale qui, loin de faire perdre de vue à ce dernier la grande actualité, l'autorité politique et les croyances de son pharmacien de voisin (soit tout ce que raillent les dictionnaires satiriques d'auteurs comme Flaubert ou Pierre Véron), l'invite à parler plus spécifiquement de lui et de ses pairs. Par ailleurs, d'un point de vue plus externe et heuristique, l'intégration d'une coupe synchronique dans la diachronie nous a permis d'isoler une période au sein de laquelle la tension entre les pratiques dominantes, tant lexicographiques que littéraires, et les productions divergentes prend véritablement sens.